

Critique

Orphée aphone

LES PLATEAUX SAUVAGES / ÉCRITURE, CONCEPTION ET INTERPRÉTATION VANASAY KHAMPHOMMALA

Avec *Orphée aphone*, Vanasay Khamphommala signe l'acte de naissance de sa compagnie Lapsus chevelü. Un théâtre de toutes les transformations, dont la beauté égale la profondeur.

Pour Vanasay Khamphommala, les grands mythes, les grands textes classiques et contemporains sont des matériaux à « *transphormer* ». À mélanger à des chansons d'amour, par exemple, dont il adresse dès que l'occasion s'y prête les paroles sucrées à des spectateurs seuls face à lui. Chanteuse baroque, comédien, metteur en scène, traducteur, dramaturge – de 2014 à 2018, il a exercé cette fonction auprès de Jacques Vincey au sein du Centre dramatique de Tours, dont il est aujourd'hui artiste associé –, il rejette toute forme de séparation, de hiérarchie entre ses différentes manières d'aborder la scène. Et il le dit, le chante et le performe dans *Orphée aphone*, sa première création à la tête de sa compagnie *Lapsus chevelü*, dont le projet n'est rien moins que de « *transphormer le monde* ». De « *déstabiliser les repères établis pour créer des beautés nouvelles* », en « *revendiquant sa nature parasitique, convaincue qu'il n'y a de beauté que monstrueuse* ». Situé en prologue de la pièce, *L'Invocation à la muse*, créé dans le cadre des Sujets à vif lors du dernier Festival d'Avignon, prépare en douceur à ce bouleversement des valeurs. La performeuse queer Caritia Abell guide Vanasay dans un rituel qui vérifie le lien entre délire érotique et poétique exposé par Platon dans *Phèdre*. Elle accompagne sa métamorphose. Sa mue, qui fait de lui un troublant homme-oiseau aux cheveux lâchés sur des épaules piquées de plumes. Avec sa beauté inattendue, il fait déjà honneur à Ovide.

Un Paradis aux Enfers

Dans ce premier projet personnel, Vanasay Khamphommala invente un Orphée à partir de deux drames vécus : la perte d'un proche, et une extinction de voix. Souvenirs réels qui nourrissent la figure mythologique, et inversement. La « *transphormation* » se poursuit au rythme des alexandrins qu'égraine Vanasay-Orphée dès que, pour retrouver son Eurydice, il pose les pieds aux Enfers. Un « *lieu obscur et froid / Où ne vibre aucun son, ne sonne aucune voix !* », qui surgit au plateau de



Orphée aphone.

© Marie Pétry

presque rien. De subtils jeux d'étoffes et de lumières, de la musique jouée en direct par Gérald Kurdian, et des changements de costumes qui dessinent ensemble une créature dont la frustration – en plus d'avoir perdu son Eurydice, le poète et musicien perd sa voix enchanteresse – est le moteur d'un imaginaire qui décloisonne tout ce qu'elle approche. Nulle séparation entre vie et mort dans *Orphée aphone*, pas plus qu'entre Paradis et Enfers ou entre masculin et féminin. Après avoir mangé la marguerite qu'il tenait à la main depuis le début de ses négociations avec les dieux, Vanasay-Orphée devient en effet une Vanasay-Eurydice qui déconstruit l'idéal rêvé par le premier. Visuel, mais aussi performatif, rituel, musical et pourtant d'une grande sobriété, l'univers de Vanasay Khamphommala concilie d'une manière unique drame de la séparation et utopie de l'unité. Osant la tendresse sans ignorer la violence, il bouleverse l'esprit autant que les sens.

Anaïs Heluin

Les Plateaux Sauvages, 5 rue des Plâtrières,
75020 Paris. Du 11 au 15 mars 2019 à 20h.
Tél. 01 40 31 26 35. www.lesplateauxsauvages.fr

Mercredi 13 mars 2019

La voix et la voie sans pareilles de Vanasay Khamphommala

Par Jean-pierre Thibaudat

Premier spectacle de sa compagnie Lapsüs Chevelü, « Orphée aphone » de Vanasay Khamphommala nous ouvre les portes d'un univers théâtral et musical singulier où se déploient mythes, rituels SM et changement de sexe.



Scène de "Orphée aphone" © Marie Pétry

« Prêtez, prêtez l'oreille, ô vous, ombres errantes/ Sombres divinités, et vous, âmes souffrantes, / A ma voix et mes larmes, mes cris et mes pleurs ». Qui parle ainsi ? Orphée, fils de Calliope, muse de la musique, de la poésie, de l'éloquence (dans les années 60, des jeunes gens dont Alain Crombecque, choisirent ce nom de Calliope pour une revue de théâtre qui ne connut que deux numéros).

Muse et mythe

Qui parle ainsi en alexandrins (plus ou moins réguliers) ? Un auteur qui a perdu un être cher avant de perdre sa voix trois ans plus tard, ce qui le conduira à écrire *Orphée aphone*. Qui parle ? L'auteur chanteur et acteur Vanasay Khamphommala qui est aussi, souligne-t-il, « une chanteuse » après avoir fait ses classes à l'Ecole normale supérieure, Harvard et Oxford. Qui parle ainsi en tétanisant le public par son charme et son étrangeté ? Un artiste dont le nom est aussi mystérieux, sinueux et insituable que son spectacle.

De Monteverdi à Philip Glass, de Cocteau à Py, d'Hugo à Rilke, du Poussin au jeu vidéo *Don't touch me*, le mythe d'Orphée a toujours fasciné les artistes et souvent les plus grands. Vanasay Khamphommala s'inscrit dans ce haut lignage avec ce premier spectacle fondateur de sa compagnie Lapsüs chevelü. Un début qui étonne et détonne.

Tout commence par *L'Invocation à la muse*, qui peut apparaître comme un échauffement avec un coach mais est d'abord une mise en condition créatrice du corps et du souffle avec une

partenaire, la performeuse queer Carita Abell, d'origine afro-caribéenne. *L'Invocation à la muse*, performance improvisée, avait été créée l'été dernier au Festival d'Avignon lors d'un Sujet à vif. Carita Abell pratique différentes techniques sur le corps de Vanasay dont le shibari, du bondage à la corde qui nous vient du Japon. Une façon de « vérifier » le lien entre « délire érotique et délire poétique » tel que l'expose Platon dans *Phèdre*, explique Vanasay. Ce rituel réinventé chaque soir, et donc aléatoire, se fait sous le regard figé d'un oiseau, d'un chien et d'un lapin. Est-ce là une référence à Cerbère (voire une ruse de ce dernier), le chien à trois têtes qui garde l'entrée des Enfers où est descendu l'infortunée Eurydice le jour de son mariage avec Orphée, après avoir été piquée par un serpent ?

Vanasay expose, le spectateur dispose. Son but n'est pas de reproduire les mythes mais de les « transformer », écrit-il joliment. C'est ce qu'il fait après cette entrée en matière et en condition, pour lui comme pour nous, qu'est *L'Invocation à la muse*. C'est ce qu'il fait avec *Orphée aphone*. Plus d'improvisation mais un texte souvent chanté, et écrit en deux parties.

Deux en un

Dans un décor minéral et pierreux (Carole Oriot) soutenu par des sons qui claquent dans la nuit (Gérard Kurian), Orphée est devant les Enfers mais il a perdu sa voix si magnifique, son chant si magnétique. Il se lamente de ce temps « où rien n'était semblable à l'un de [ses] concerts »



Scène de "Orphée aphone" © Marie Pétry

où son chant calmait jusqu'aux bêtes sauvages. Il se remémore la mort d'Eurydice, il veut la retrouver, alors il essaie, il chante comme il peut, mais les Dieux ne sont pas genre à ce contenter d'à peu près. Il insiste. Le spectacle est ainsi ponctué d'emprunts à des œuvres liées à Orphée signées Marc-Antoine Charpentier, Luis-Nicolas Clérambart et Henry Purcell. Orphée passe à la danse. Puis chante et danse tout en pleurant, tout en implorant. C'est comme une blessure qui saigne doucement et nous inocule le baume d'une tristesse infinie.

Alors Orphée-Vanasay se met littéralement à nu. Prêt à tout. « Puisque ma voix s'est tue, puisque je t'ai perdue, autant que je me tue. » Ce qui serait dommage car Vanasay Khamphommala nous a déjà emmenés très loin, dans des sentiers de la création dont on ignorait l'existence.

Son Orphée meurt tout de même en s'enveloppant dans un linceul couleur de parchemin délavé par le temps, mais c'est pour mieux renaître : il se métamorphose en Eurydice. Deux en un. Paradis et enfer, masculin et féminin, vie et mort, jour et nuit. Un doux bouleversement secoué de stupeurs qui entraîne le théâtre là où il n'a pas l'habitude de se poser. Comme cela fait du bien !

Avant de signer ce premier spectacle, Vanasay Khamphommala était le plus souvent dramaturge ou assistant metteur en scène, en particulier auprès de Jacques Vincey qui dirige le CDN de Tours. Tout comme Mathilde Delahaye (sortie de l'école du TNS avec de beaux spectacles), Vanasay est artiste associé au CDN de Tours jusqu'en 2020. Deux noms à suivre de très près.

***Orphée aphone*, créé au CDN de Tours, se donne à Paris aux Plateaux sauvages, 20h, jusqu'au 15 mars.**

Chanter pour le vent



© Marie Pétry

Avec « Orphée aphone », le dramaturge (et chanteuse – *sic*) Vanasay Khamphommala signe sa première création en tant qu'artiste associé au Théâtre Olympia de Tours, après avoir été le complice fidèle de son directeur Jacques Vincey.

Comme toute tragédie, le spectacle commence par un prologue, un rituel incantatoire ici, amorcé cet été en Avignon dans le cadre des « Sujets à vif ». Dans cette « invocation à la muse », la parole enchantée d'un poète est d'entrée de jeu violentée par une femme plus inspirée, comme le sera celle d'Orphée par l'expérience du deuil. Après cette petite forme donnée dans une installation champêtre peuplée par un bestiaire en toc et un scribe farceur, le plateau s'enténèbre. Les étendues de pierres et de sable noirs tracent alors la réalité impalpable de l'enfer, magnifiquement suggérée par la scénographie de Caroline Oriot et les lumières de Pauline Guyonnet (récente complice de Daniel Jeanneteau). Tel un spectre de Claude Régy, Orphée profère dans un halo de fumée, de tulles et de paillettes son ode à l'absente, parole torturée par la colère divine (qui l'oblige entre autres à uriner sur une marguerite...). Lorsqu'Eurydice entre en scène dans la seconde partie du spectacle, les beaux alexandrins pulvérisés de Vanasay Khamphommala endeuillent alors la plénitude reconfortante du chant, au profit d'une langue résolument travaillée par la perte.

« Orphée aphone » est, selon son concepteur (qui ne se définit pas comme metteur en scène, tant il a laissé libre cours aux belles trouvailles esthétiques de ses collaborateurs), une pièce avant tout sur le manque, bien qu'elle aborde aussi les limites de la représentation mythique et

la transsexualité. Au-delà de cet entrecroisement subtil de thématiques et de perspectives, la composition frappe par son audace formelle. Il est rare d'assister à une expérimentation théâtrale aussi féconde, tant les simples adorateurs du mythe trouveront une vraie force narrative et émotive dans cette proposition, toujours décroisonnée par la prolifération d'esthétiques et de registres (le tragique étant sans cesse contaminé par un humour graveleux, dont le shakespearien Khamphommala a le secret). Cette « joyeuse invitation à réessayer », permise selon l'artiste par le mythe, est peut-être l'hommage le plus sincère que l'on pouvait rendre à Eurydice, cette muse que Maurice Blanchot associait à « l'*autre* nuit ». Cette nuit, on ne peut en effet l'atteindre que par le travestissement, la subversion des distances et des rapports entre les mondes. L'absente n'est plus alors une chimère poétique mais une réalité métaphysique, incarnée par la chair et la matérialité d'une scène très contemporaine qui remodèle les origines, dans un néoclassicisme post-dramatique que l'on ne connaissait pas encore.

Par Pierre Lesquelen

CULTURE

Sur scène, Vanasay Khamphommala se met à nu dans tous les sens du terme.

Au-delà du corps et de l'esprit

THÉÂTRE

Issu de l'univers du baroque, Vanasay Khamphommala pose dans *Orphée aphone* les bases de sa pratique queer de la scène.

≡ Anaïs Heluin

La scène de théâtre, pour Vanasay Khamphommala, est le lieu de tous les antagonismes. Espace de jouissance d'autant plus forte qu'elle est interdite, elle permet le mariage entre le sublime et le trivial. L'expérience érotique y mène à la pensée et à la poésie. Ceux qui l'investissent avec lui doivent avoir l'ambition de « transformer le monde », écrit l'artiste sur le dossier d'*Orphée aphone*, la première création de sa compagnie Lapsus chevelü. Ils doivent « déstabiliser les repères établis pour créer des beautés nouvelles ». Des merveilles qui se jouent de toutes les normes, à commencer par celles du genre.

C'est donc une vision queer de la scène que défend Vanasay. Cela dans l'ensemble du processus, depuis la production de ses spectacles jusqu'à leur représentation. Une démarche singulière qui

ouvre de nombreuses alternatives possibles aux carcans actuels de la création théâtrale.

Alors qu'il opérait jusque-là dans une ombre relative, surtout en tant que dramaturge au CDN de Tours, c'est son *Invocation à la muse* qui fait connaître Vanasay Khamphommala en tant qu'auteur et metteur en scène. Créé l'été dernier au Festival d'Avignon dans le cadre des Sujets à vif, ce rituel qu'il réalise avec l'artiste queer d'origine afro-caribéenne Caritia Abell dit d'emblée son désir de rendre le théâtre perméable à d'autres cultures et pratiques. En l'occurrence à la BDSM (bondage, discipline et sadomasochisme), type d'échange sexuel qui nourrit chez lui un imaginaire mythologique. Et lui permet de vérifier le lien entre délires érotique et poétique, exposé par Platon dans *Phèdre*.

Aujourd'hui placée en prologue d'*Orphée aphone*, cette *Invocation* est l'une des

nombreuses métamorphoses de Vanasay. Une de ses multiples recherches ovidiennes et queer, qui détone dans un festival dont l'audace n'est plus la première des qualités.

« La pensée queer va bien au-delà des questions liées au genre. La critique de l'institution, par exemple, est centrale. Elle l'est aussi dans mon travail, où je cherche toujours à renégocier mes rapports avec les différentes structures avec lesquelles je suis impliqué. Et ce depuis la création de ma première compagnie, L'École de la Nuit », explique l'artiste.

Créée il y a dix ans, en référence à un groupe de libres penseurs de l'Angleterre élisabéthaine, la troupe en question tente d'inventer à son échelle une autre économie culturelle. Elle crée des performances dans des espaces inattendus et imagine des passerelles entre art et érotisme, qu'elle finance en prati-

quant diverses formes d'« échange libre », comme la collecte de fonds entre particuliers.

Cette période est déterminante dans la construction de l'homme de théâtre qu'est aujourd'hui Vanasay. Il en garde un esprit de funambule. Un goût du jeu sur les rapports entre le centre et la marge, et un esprit joyeusement transgressif que l'on retrouve intacts dans *Orphée aphone*. Nécessaire pour que puisse prendre forme son imaginaire vaste et complexe, son rapprochement de l'institution n'a pas changé sa méfiance envers elle. Pour preuve, le mode de création collectif, sans hiérarchie, qu'il a mis au point au sein de Lapsus chevelü. Caritia Abell, le comédien et performeur Théophile Dubus, le musicien Gérald Kurdian, la scénographe Caroline Oriot, la costumière Juliette Seigneur et l'éclairagiste Pauline Guyonnet ont eu, dit-il, « en charge l'ensemble du travail

Orphée aphone,

11-15 mars, Les Plateaux sauvages, Paris XX*, 0140312635, www.lesplateauxsauvages.fr

plastique d'Orphée aphone, où j'incarne successivement le héros éponyme et son Eurydice, qu'il part repêcher aux Enfers. De toute la période de création, je n'ai voulu regarder aucune image du spectacle afin de laisser mes collaborateurs libres d'y exprimer leur sensibilité et d'utiliser ce moment pour développer leurs propres recherches. Nous sommes des chevalier·ère·s de la Table ronde ». Résultat : une sublime métamorphose dont la violence égale la tendresse. Et l'amour.

Car c'est à ce dieu-là que Vanasay fait le plus d'offrandes. Pour lui, il repousse les limites de son corps et de son esprit. Il se fait tatouer les premiers vers du livre d'Ovide. Il s'initie à Berlin à des pratiques érotiques moins pratiquées en France, et surtout avec moins de liberté. Il se met à nu dans tous les sens du terme, par exemple lorsqu'il clôt *Orphée aphone* en chantant une chanson d'amour avec une boule à facettes en guise de cache-sexe. L'hybride, la cohabitation du haut et du bas, du kitsch et de l'élégant, tend chez Vanasay Khamphommala à la réconciliation. À la tendresse.

Pour approcher cette utopie, l'artiste ne néglige aucune des connaissances et aucun des savoir-faire acquis sur les plateaux de théâtre et ailleurs. Dans l'univers du baroque dont il est issu, à l'École normale supérieure, à Harvard et à l'université d'Oxford, dans la classe libre du Cours Florent, en tant que comédien ou que traducteur de Shakespeare et d'Howard Barker. Auprès des communautés trans et homosexuelles d'Allemagne, dont il adopte pour ses créations le principe des cercles de parole...

À force d'étudier les mythes, Vanasay aurait-il percé le mystère des vies parallèles ? Son explication est plus réaliste. « *Étant non binaire et racisé – mon père est laotien –, j'ai très vite eu conscience que je n'aurais pas accès au centre. J'ai donc multiplié les moyens de m'arranger avec lui.* » Et ce n'est pas terminé. Ayant longtemps occulté la part laotienne de son identité, Vanasay comble depuis quelque temps ses lacunes en la matière. Par le voyage, mais aussi par le travail. Aux Plateaux sauvages à Paris, où il présente *Orphée aphone*, il vient par exemple de mener avec des adolescents un projet intitulé *Asian beauties*, où il questionne les représentations contemporaines des Asiatiques. Toujours pour aller au-delà des vérités et des apparences admises. Vers le *queer*. ●

THÉÂTRE

Orphée aphone

de Vanasay Khamphommala, du 11
au 15 mars aux Plateaux Sauvages,
Paris

« *Le silence est aux morts et la parole aux vivants.* » Quand Orphée, aphone, ne peut attendrir par son chant les occupants des Enfers, son unique salut se trouve dans la recherche de nouvelles voix à apprivoiser. Avec cette réécriture du mythe ayant pour principaux desseins la transformation et la quête de symbiose, Vanasay Khamphommala incarne tour à tour un Orphée en pleine mutation et une Eurydice métamorphosée. À travers un monologue schizophrène, les négociations avec l'au-delà ont lieu autour des thèmes du genre et de l'identité.

◇ A. O.



Orphée Aphone de Vanasay Khamphommala
p. Marie Petry

“ Orphée aphone ” : le grand chant d'amour de Vanasay

En janvier, l'artiste associé du Théâtre Olympia, Vanasay Khomphommala, présente sa première création, “ Orphée aphone ”. Une pièce fondatrice.

En mai, Vanasay Khomphommala, dramaturge permanent du Centre dramatique national de Tours durant quatre ans, confiait à la NR la mue qu'il avait entamée.

Le comédien, auteur, chanteur et traducteur laissait en effet le poste de permanent au CDNT pour monter sa propre compagnie, Lapsus Chevelü, et ses propres projets.

En juillet, Vanasay était dans le in du festival d'Avignon (Vaucluse) avec sa première création, « L'Invocation à la muse » : « Une proposition singulière » autour de la question « trans » au sens large.

« Tout s'est très bien passé, raconte le jeune homme, installé dans la salle de repos du Théâtre Olympia à quelques semaines de sa première en Touraine. La création a été assez remarquée au festival et les retours chaleureux du public et des professionnels m'ont beaucoup touché. »

Mais la pièce écrite par Vanasay a pu aussi bouleverser certaines personnes : « Je comprends que le propos ne parle pas à tout le monde. » On y suit un poète en panne d'inspiration qui fait appel aux muses



Vanasay Khamphommala a été le dramaturge permanent du CDNT pendant quatre ans. Aujourd'hui, il est artiste associé.

(Photo Marie Pétry)

pour trouver les clés de la création. La muse qui va aider le créateur dans ce processus est interprétée par Caritia Abell, une artiste queer. Elle le manipule avec des instruments : « Elle me prépare pour

la traversée des Enfers qu'est “ Orphée aphone ” ».

A Tours, en janvier, sur le plateau du Théâtre Olympia, Vanasay Khamphommala reprendra « L'Invocation à la muse ». Ce premier texte sera accom-

pagné d'« Orphée aphone », écrit il y a sept ans.

« L'Invocation à la muse » sera comme « un prologue préparatoire », précise l'auteur. Très inspiré par les mythes, le dramaturge s'inspire ici de celui d'Orphée : « Pour moi, c'est un magnifique chant d'amour qui magnifie le désir, la puissance de l'amour et de la beauté. Même si le spectacle parle aussi de la perte, du deuil. »

Pour cette représentation dans laquelle Vanasay Khomphommala se met littéralement à nu, il était important de rencontrer les lycéens inscrits pour venir voir la pièce : « C'était émouvant car je leur parlais d'un spectacle qui a germé dans ma tête à leur âge. C'est une pièce sur le début du désir érotique mais aussi sur la différence. »

Les textes de Vanasay Khomphommala (dont « Orphée aphone ») viennent d'être publiés aux Éditions théâtrales.

Delphine Coutier

« Orphée Aphone » précédé de « L'Invocation à la muse », du 9 au 15 janvier au Théâtre Olympia, rue de Lucé à Tours. De 8 à 25 €. www.cdntours.fr

“ Orphée aphone ” au Théâtre Olympia

« Orphée aphone » est un acte fondateur pour son interprète et concepteur Vanasay Khamphommala. Durant sept représentations au Théâtre Olympia (dont la dernière a lieu ce soir), l'ancien dramaturge du Centre dramatique national de Tours fait sa mue. Devant des spectateurs captivés, comme pris au piège du regard de Méduse, Vanasay Khamphommala évoque ce qui lui est cher. Les mythes tout d'abord. Vanasay, en dramaturge et érudit qu'il est, s'empare de celui d'Orphée, poète à la voix si parfaite qu'elle ne peut être entendue. Le malheureux descend aux Enfers pour supplier les Dieux de lui rendre sa femme, la magnifique Eurydice, morte le jour de leurs noces. Dans un monologue à la forme classique et pourtant très moderne, drôle et franchement érotique, Orphée se met littéralement à nu pour retrouver son amour perdu. Dans une scénographie somptueuse, aux couleurs sombres et fantomatiques, Orphée chante l'amour et le désir, la monstruosité et la beauté. Tout, dans « Orphée aphone », tourne autour de la transformation, de l'amour et du deuil. Vanasay Khamphommala s'y révèle unique et protéiforme. Un être de lumière en pleine mutation.

D.Co

Dernière représentation, ce soir, mardi 15 janvier, à 20 h, au Théâtre Olympia, rue de Lucé à Tours. www.cdntours.fr

Orphée aphone, texte et interprétation de Vanasay Khamphommala



photo Marie Pétry

En prologue à *Orphée aphone*, le spectacle s'ouvre sur une *Invocation à la muse*, où le comédien-poète cherche l'inspiration sous les coups d'une muse fouetteuse, interprétée par la performeuse Caritia Abell. Cet étrange rituel, dans un décor bucolique un peu mièvre, allie sado-masochisme et tendresse romantique. Il apparaît comme un bricolage improvisé en direct, dont on suit l'élaboration grâce à un surtitrage décalé et humoristique. On ne cerne pas vraiment l'utilité de cet incipit dans l'économie générale de la pièce : il se veut une création éphémère, en contraste avec *Orphée aphone*, rigoureusement écrit et composé ; une esquisse, d'où surgira le corps de la pièce.

Orphée apparaît enfin ; selon le mythe, en quête de son Eurydice, précipitée aux Enfers le jour de leurs noces par une morsure de serpent. Mais, brisé de douleur, le Poète des poètes a perdu sa voix légendaire. Sans elle, comment convaincre les divinités souterraines de lui rendre sa bien-aimée ? Faute de chant, il lui reste la parole. Vanasay Khamphommala a été chanteur puis perdu sa voix : « *Orphée aphone* est une tentative de répondre au silence qui s'est imposée à ma vie, dit-il. Une manière de retrouver une voix silencieuse dans l'écriture.» Comme Orphée, en deuil d'un être cher, il tente aussi avec cette pièce : «de ressusciter un fantôme dans la fiction.» Il choisit l'alexandrin, vers classique par excellence, qu'il émaille de trivialités, à la manière de William Shakespeare dont il a traduit plusieurs œuvres.

En deux parties, la pièce, contrairement à l'original latin, donne la parole à Eurydice à la suite d'Orphée. Corps longiligne d'éphèbe, Vanasay Khamphommala évolue avec grâce dans la scénographie simple et légère de Caroline Oriot qui se transforme à mesure que le héros s'enfonce dans les ténèbres. Un voile suffit à habiller l'espace, et les changements de costume marquent les variations de tonalité. Des images surgissent sous l'effet des lumières, accompagnant dans la première partie, un jeu lent et solennel porté par le texte.

La métrique horlogère de la partition écrite et de la gestuelle témoigne d'un engagement entier. De par sa formation musicale et théâtrale, l'artiste maîtrise tous les codes et chacun de ses mouvements donne à cette première partie une inflexion tragique, rompue à bon escient par des traits d'humour et quelques vulgarités. Il conçoit son adaptation comme un «hommage irrévérencieux». «La perfection que ce classicisme exige, comme le visage d'Eurydice, une perfection inaccessible.»

Abandonné à son triste sort, Orphée se métamorphosera en Eurydice. Les alexandrins se disloquent en sanglots et le lamento se brise en éclats, dans la mise en pages du livre publié comme dans l'espace scénique. Eurydice répond à Orphée sous une forme plus contemporaine, jouant de l'ambiguïté masculin/ féminin. « Le silence est aux morts/ la parole aux vivants/ et chanter pour les morts/c'est chanter pour le vent/ espérant que/peut-être/ traversant le temps/ le vent leur portera/ l'écho de notre chant/» dit l'amante dont la voix se fond, à la plainte de Didon dans l'aria finale du *Dido and Aeneas*, opéra d'Henry Purcell : «Remember me/but ah/ Forget my fate.» Une voix perchée de mezzo-soprano.

Vanasay Khamphommala, traducteur, auteur d'un *Faust* et de ce premier spectacle personnel, se présente aussi comme «chanteuse». Artiste associé au Centre dramatique national de Tours, où il travaille comme dramaturge depuis plusieurs années, notamment pour les mises en scène de Jacques Vincey, directeur des lieux, il signe ici une performance poétique et baroque, où la langue et la versification, soigneusement architecturées, soutiennent une interprétation fluide et légère. On regrette un peu l'introduction improvisée de cette *Invocation à la muse*, plus kitch que sado-maso, dont la fausse ironie nous a moins convaincus, même si ce lever de rideau témoigne du même engagement corporel qu'*Orphée aphone*. On découvre ici un artiste original qui met ses capacités littéraires, physiques et vocales au service d'un mythe réactualisé, en jouant sur le trouble du « genre ». Un thème dans l'air du temps, mais déjà présent dans l'antiquité gréco-romaine, notamment chez Platon ou Ovide (dont on a célébré en 2017, les deux mille ans de la mort).

Mireille Davidovici

Du 9 au 15 janvier, Théâtre Olympia, 7 rue Lucé, Tours (Indre-et-Loire) T. : 02 47 64 50 50.

Du 11 au 15 mars, aux Plateaux Sauvages à Paris XX ème.

Le texte est publié dans un recueil avec l'adaptation d'un autre conte des *Métamorphoses* d'Ovide, *Vénus et Adonis*, aux Editions Théâtrales.



Mardi 12 mars 2019

Orphée aphone

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

La flore et l'aphone !

Ou comment les Dieux de l'Olympe obligèrent un Orphée privé de ses cordes vocales à se retrouver en slip kangourou immaculé pour pisser sur une marguerite. On l'aura compris, rien ne va vraiment plus chez ce petit couple qui démarre dans la vie, à savoir M. Orphée et Melle Eurydice.

Elle, c'est notoire, ne va pas très bien, puisqu'elle est à peu près morte, de l'autre côté de l'Achéron.

Là où ça se complique, c'est que son chéri est privé de son organe. Vocal, l'organe... Il faut dire aussi que se voir dans une première partie intitulée « Invocation à la muse », se voir fouetter par Madame Caritia Abell en longue nuisette jaune, spécialiste de BDSM, au moyen d'un bouquet de fleurs, d'une ceinture en cuir, se faire ligoter les bras, se faire piquer par un Opinel à la féroce virole, tout ceci à de quoi vous la couper ! (Je parle toujours de la voix...)

Dans un spectacle que j'ai trouvé hilarant, Vanasay Khamphommala aborde le thème de la transformation confrontée au désir, bien souvent interdit, d'autant que sa non-satisfaction engendre la plus profonde des frustrations.

Deux parties constituent donc ce spectacle créé en janvier dernier au Cend्रे Dramatique National de Tours.

Dans la première, l'auteur-comédien incarne Orphée.

Nous voici dans le plus classique des classicismes : couronne de lauriers dorée sur la tête, ensemble pantalon rayé-veste de velours, clair-obscur et alexandrins.

Oui, le texte est écrit en alexandrins parfois drôlissimes :

« *Il n'est plus de lumière où n'est plus ma Dydice,*

Et sans elle l'enfer devient tout un délice ».
Ou encore :
*« A ces courbes, ces seins, de désir tout gorgé,
Je ne sais comment – comment dégorger ! »*

Tout à ses lamentations, il se retrouve obligé de se dévêtir, après l'épisode du slip kangourou, et voici que Madame Caritia Abell toujours en nuisette jaune revient lui offrir un string rouge en dentelles qu'il enfle, le testicule gauche ayant tendance parfois à s'en échapper, un peu comme chez le très regretté Reiser.

Voici donc la transformation qui a opéré.

Les cheveux très longs lâchés, recouvert d'un peu de sable noir dans lequel elle s'est vautrée, d'un peu de paillettes dorées, Vanasay Khamphommala va nous faire encore beaucoup rire, en espèce d'hétaïre se pâmant à qui mieux mieux, avec des mimiques à la Zaza di Napoli, s'allongeant, s'endormant, ronflant, se réveillant en sursaut...

« Ah mon dieu, je suis morte, quel enfer ! », nous lance-t-elle..

De sa très belle voix de haute-contre, le comédien-chanteur nous interprète pour terminer un extrait d'une magnifique pièce de Purcell, puis ira chanter à l'avant-scène nu comme un ver, une boule à facettes dans les mains, un titre électro *« Come on lovers, let's be sisters... »*

Voici donc un spectacle déroutant, étonnant, pouvant parfois choquer (il est déconseillé aux moins de 16 ans, BDSM oblige...), un spectacle qui ne laisse pourtant personne indifférent.

Moi, j'ai ri, mais alors énormément ri.

[VANASAY KHAMPHOMMALA - Les Plateaux Sauvages](#)

Vanasay Khamphommala vient au théâtre par la musique. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, formé à Harvard et à l'Université d'Oxford, il suit une formation de comédien dans la Cl...

« ORPHÉE APHONE » Qui ne dit mot, ne consent pas toujours

De Pierre-Alexandre Culo



Révéle.e au festival d'Avignon avec son sujet à vif, Vanasay Khamphommala est un.e artiste singulier.e qui bouleverse, ou réanime, certains codes artistiques. Novatrices ou poussiéreuses, ces idées dévoilent un théâtre à la fois très novateur et franchement usé. Les Plateaux Sauvage accueillent cet.te artiste queer, non-binaire, aux étiquettes aussi multiples que ses possibilités de métamorphose. Un.e artiste aux deux visages qui révèle un profil moderne à l'humour corrosif, et un autre profil ridé, aux traits intellos bien trop pompeux. *Orphée aphone* (précédée de *L'invocation à la muse*) est de la même manière une création à deux têtes, qui oscille entre des propositions géniales et parfois fastidieuses.

Vanasay Khamphommala accumule les références prestigieuses comme l'Ecole Normale Supérieure, Harvard, Oxford, la classe Libre de Florent. Dramaturge et artiste associé.e au Centre Dramatiques de Tours, ielle est un.e artiste qui suscite de l'intérêt surtout lorsqu'il s'agit d'une réécriture du mythe d'Orphée.





Nul besoin de rappeler le mythe d'Orphée qui s'en va vers les Enfers pour arracher des bras de Pluton et Proserpine, son amour Eurydice. *Orphée aphone* est une création en deux tableaux pour un.e seul.e interprète. Vont se suivre une proposition extrêmement classique du parcours d'Orphée dans les Enfers, ainsi qu'une deuxième proposition savoureuse et hilarante de l'attente d'Eurydice. L'artiste révèle dès le début de la pièce, et ce pendant l'installation du public dans la salle, un humour irrésistible. Une force géniale qui ne résiste pourtant pas au classicisme pesant du texte en alexandrin, et d'une interprétation convenue en constante friction avec l'énergie irrévérencieuse de l'artiste. Les alexandrins de Vanasay Khamphommala frôlent aussi bien le sublime que le stéréotype lyrique. Et malgré ses chants aux sonorités captivantes, l'artiste peine à ramener notre attention à la vie.

Si ce n'est lorsque Vanasay Khamphommala se métamorphose en Eurydice, vêtue de sa culotte en dentelle rouge, de sa longue chevelure brune et d'une boucle d'oreille. L'artiste révèle son autre facette sans trop de difficulté. Apparaît alors une Eurydice narcoleptique, se vautrant dans la terre, attendant indéfiniment l'arrivée de son Orphée. C'est à ce moment que le génie de Vanasay Khamphommala émerge sans aucune difficulté. On aurait consenti avec plaisir à subir cet humour infernal pendant des heures. Malgré une création à double tranchant, *Orphée aphone* ne remet aucunement en doute la certitude que Vanasay Khamphommala est un.e artiste à suivre.

Informations pratiques

Dramaturgie et texte et interprétation

Vanasay Khamphommala

Conception

Vanasay Khamphommala

Conception de *L'invocation à la muse*

Caritia Abell et Vanasay Khamphommala